

Que représente aujourd'hui pour nous l'œuvre de Pareto?

Par Albert Masnata, Lausanne

I. Remarques introductives

Le titre donné à notre exposé en indique le caractère et les limites. Il ne peut pas s'agir de présenter l'homme sous les aspects multiples de sa personnalité. D'autres l'ont fait ou le feront encore. Toutefois, avant de tirer l'essentiel de l'œuvre du maître dans le cadre de notre brève étude, on ne peut cependant renoncer à donner sommairement quelques indications concernant la carrière de l'auteur que nous présentons.

Vilfredo Pareto est né à Paris en 1848 d'un père génois, le marquis Raffaele Pareto, émigré politique, et d'une mère française. Sans que ses biographes mentionnent une date exacte du retour de la famille Pareto en Italie, il est un fait acquis que Vilfredo a fait sa scolarité dans sa patrie. En fin de compte, il fréquenta l'Université et l'Ecole polytechnique de Turin. Il y termina ses études avec le titre d'ingénieur et une thèse de doctorat significative sur les «Principes fondamentaux de l'équilibre des corps solides». Dans une seconde partie de sa vie, Pareto poursuit une carrière d'ingénieur en Toscane (1874-1892), qui n'aurait pas été celle d'un homme de premier plan. Toutefois, pendant cette époque, il se cultiva énormément dans toutes sortes de domaines et intervint déjà, notamment par des publications, dans l'étude et la critique de problèmes politiques et sociaux. Cependant, sans le changement radical dans sa carrière, caractérisé par l'appel comme professeur à Lausanne, il ne serait pas devenu le grand homme de la science sociale que nous connaissons. Voici comment les choses se passèrent¹. C'est en 1890 que Pareto eut connaissance d'un petit ouvrage, les «Principes d'économie pure» de Maffeo Pantaleoni (1857-1924) dont il devint est un ami pour la vie (la correspondance entre les deux constitue une source de première ordre pour connaître plus intimement Pareto). Le petit livre de Pantaleoni eut, dans la carrière scientifique de Pareto, une importance décisive. Il lui indiqua le chemin vers Walras, qui, sur le point de quitter sa chaire à l'Université de Lausanne, proposa Pareto comme successeur. Dès 1893 Pareto commença son enseignement. C'est cette date qui marque une nouvelle période dans la vie de Pareto. Il eut d'abord son domicile à Lausanne puis, dès 1901, se transporta à Céligny près de Genève. C'est parallèlement à son enseignement de l'économie politique, premier but de son agrégation au corps professoral de l'Université de Lausanne, qu'il fit ses recherches dans ce domaine. Sans abandonner celui-ci, il s'orienta ensuite vers la sociologie, tendance

¹ Cf. sur ce point comme sur d'autres données biographiques: *G.H. Bousquet*, Pareto (1848-1923); *Le savant et l'homme*. Payot & Cie, Lausanne, 1960

encore plus marquée depuis qu'il séjournait à Céligny. La sociologie constitua, du reste, aussi une branche de son enseignement à Lausanne et a même représenté la spécialité dans laquelle il a donné ses derniers cours avant sa retraite. En économie politique il semble avoir plutôt passé la main à Pasquale Boninsegni. Vilfredo Pareto est décédé à Céligny le 19 août 1923 d'une crise cardiaque, et l'on trouve au cimetière de ce village une simple plaque portant son nom et indiquant les millésimes qui ont marqué sa vie.

Nous en restons à ces quelques indications biographiques. Quant à l'œuvre, nous allons nous en entretenir. Des bibliographies de l'ensemble de ses publications ont été dressées. Ici, nous ne voulons évoquer à nos fins surtout les grands ouvrages conçus et composés dans le cadre de son enseignement et de ses recherches en rapport avec l'Université de Lausanne. Ceci, non pas par «nationalisme» académique lausannois, non pas non plus parce que nous voulons ignorer une quantité d'autres écrits de grande valeur, mais parce que ces ouvrages constituent les véritables monuments de l'œuvre de Pareto. Néanmoins nous ne manquerons pas de nous référer, si besoin est, à d'autres travaux de Pareto en relation avec les sujets traités. Mais voici les titres de ces quatre grands ouvrages présentés dans l'ordre logique :

1. «Cours d'économie politique, professé à l'Université de Lausanne» (deux tomes ; cité «Cours» ci-après).
2. «Manuel d'économie politique» (cité «Manuel»).
3. «Les systèmes socialistes» (2 volumes, cité «Systèmes»).
4. «Traité de sociologie générale» (2 volumes, cité «Sociologie»)².

Il n'est pas facile de présenter l'œuvre de Pareto d'une façon succincte et substantielle à la fois. Même ceux qui y consacrent des ouvrages et non seulement un texte succinct, se heurtent à une première difficulté. Il s'agit d'un défaut qu'il faut reconnaître aux écrits du maître de Lausanne qui consiste dans le procédé d'enfourer des idées percutantes et lumineuses dans des textes touffus et mal ordonnés. Il est vrai que j'ai fait le travail d'éclaircissement depuis longtemps. Je suis, toutefois, conscient des insuffisances que comporte mon étude. A peine peut-on parler d'un essai de synthèse². Plutôt s'agit-il d'une vision des aspects que je considère comme essentiels de l'œuvre de Pareto. Cependant, cette vision présente des caractères particuliers.

D'abord, «l'œuvre» de Pareto est considérée dans son ensemble, c'est-à-dire que ses prises de position en «économie politique» sont liées à celles qui ressortent de la «sociologie», ce qui me paraît être dans la logique du cheminement scientifique du maître visant à la constitution d'une «science sociale». Un de ses amis

² Par souci de précision nous citons ci-après les éditions utilisées des œuvres en question : 1. Cours..., édition originale, tome I, 1896, tome II, 1897 ; Ed. Librairie F. Rouge, Lausanne – F. Pichon, Paris. 2. Manuel..., traduction française d'Alfred Bonnet ; Ed. Ed. V. Giard et E. Brière, Paris, 1908. 3. Systèmes..., 2^e édition par les soins de G. H. Bousquet avec une introduction du même, 2 tomes, Ed. Marcel Giard, Paris, 1926. 4. Sociologie..., édition française par Pierre Boven, revue par l'auteur, 2 volumes, Librairie Payot & Cie, Lausanne et Paris, 1917 et 1919.

italiens, qui l'a connu et a été personnellement en relations avec lui, a affirmé, avec raison à mon avis, qu'il ne croyait pas que Pareto, s'occupant de sociologie, ait *dévalorisé* les études économiques proprement dites car les deux disciplines sont étroitement liées³.

En second lieu, notre vision relie les idées et enseignements parétiens à l'usage qu'on peut, resp. doit en faire, au stade actuel de la science économique. On ne nous en voudra pas de recourir notamment à cet effet, pour être concret, à des exemples que nous pouvons tirer de ce que nous connaissons le mieux, c'est-à-dire à nos propres travaux.

Ces deux caractéristiques expliquent et justifient à la fois notre titre.

II. Les bases doctrinales

On considère souvent comme une vérité première que Pareto est avant tout le chef et même le fondateur de l'Ecole mathématique en économie politique. Il est clair que l'utilisation des mathématiques lui était naturelle dans le domaine scientifique en sa qualité d'ingénieur. Sa compétence en la matière a été sans doute déterminante pour la décision de Walras de le proposer comme successeur à l'Université de Lausanne. Certes, l'emploi des mathématiques par Walras et Pareto en «économie pure» a donné des résultats remarquables pour la connaissance des phénomènes économiques, connaissance qui n'avait pas été atteinte jusqu'alors. On doit à Walras le système d'équations qui détermine l'équilibre sous le régime de la libre concurrence parfaite. Vilfredo Pareto continua son œuvre en déterminant les systèmes d'équation relatifs aux équilibres des régimes de monopole et collectivistes...⁴. Il est vrai qu'au départ des études de Pareto notamment, au cours de ses 50 dernières années, d'autres chercheurs ont fait faire des progrès à la science économique pure. L'économétrie n'y a pas été étrangère. Toutefois, en économie politique, ce sont les maîtres de l'école de Lausanne qui ont donné une forme concrète à l'application des mathématiques qui n'avait été qu'entrevue par d'autres savants.

Cependant, ce serait réduire singulièrement les mérites de Pareto en économie politique que de faire de lui seulement un économiste mathématicien, selon l'opinion erronée que nous avons rappelée ci-dessus. M. Bousquet, biographe et brillant commentateur français des ouvrages de Pareto, souligne ce fait en affirmant ce qui suit: «Si le Manuel a rendu Pareto connu comme économiste mathématicien... par deux fois au moins (lettre à Pantaleoni du 19 février 1897 et

³ Cf. *Felice Vinci*, *La meccanica economica nel pensiero di Vilfredo Pareto*; Università di studi di Milano, Quaderni, XXII, giugno 1956, p. 18.

⁴ Cf. *R. A. Murray*, *Leçons d'économie politique suivant la doctrine de l'école de Lausanne*. Edition française par Pierre Boven. Librairie Payot et Cie., Lausanne et Paris, 1920, p. 50.

dans une lettre postérieure à Vinci) il écrit à ses correspondants que l'usage des mathématiques est chose secondaire, ce qui importe c'est l'étude des sciences sociales dans un esprit scientifique⁵.»

Cette étude scientifique des faits peut et doit être faite en économie appliquée dans l'optique de la notion de l'équilibre économique mise au point par Pareto dans le cadre de ses études d'économie appliquée. C'est ce que nous allons voir dans ce qui suit.

La connaissance et l'interprétation exactes des phénomènes économiques de toutes sortes sous l'angle de vue de la notion de l'équilibre économique sont également rendues possibles grâce à une autre notion de base applicable, tant en économie politique qu'en sociologie selon Pareto, celle de l'interdépendance des faits et des facteurs dirigeants. Cette notion vérifiable dans les faits combat une conception que Pareto et nous-même avec lui combattons, celle de simples relations de cause à effet.

Citons à titre d'exemple à cette intention la critique exercée par Pareto de la célèbre théorie des coûts comparés de Ricardo. Cette critique se trouve dans le Manuel. En résumé, Pareto reprochait à Ricardo de fonder sa théorie en envisageant seulement les coûts de production, sans tenir compte de toutes les autres données et conditions de l'équilibre économique.

On peut aboutir à de semblables conclusions pour prouver la valeur de la notion de l'interdépendance des facteurs en étudiant de nos jours les problèmes qui se posent à l'économie internationale. Qu'on songe seulement aux erreurs qu'on commet en s'occupant uniquement de la libération du commerce sans s'occuper parallèlement et en même temps de la solution du problème monétaire. Or, spécialement sur le terrain international, la monnaie constitue l'expression des liens d'interdépendance entre tous les mouvements, qu'il s'agisse du commerce, de la circulation des capitaux, des personnes, etc. Qu'il me soit permis à cette occasion d'indiquer que l'application de la méthode de l'interdépendance des facteurs défendue par Pareto est une de celles que j'utilise dans mon ouvrage consacré aux échanges internationaux⁶.

III. Eléments généraux de l'économie

Etant donné la conception de base de Pareto, celle de l'équilibre économique, ses prises de position concernant les phénomènes essentiels de la dynamique économique sont en relations directes avec ce que déjà Walras avait appelé «l'économie pure». Cependant, Pareto n'a, à aucun moment, oublié le fait que l'économiste

⁵ Cf. *G. H. Bousquet*, op. cit., p. 119.

⁶ Cf. *Albert Masnata*, Les échanges internationaux au XX^e siècle, édition complétée 1973, Editions Marguerat SA, Lausanne.

scientifique devait surtout éclairer, par son analyse des faits les phénomènes ressortant de l'économie appliquée. Il a ainsi fourni la preuve que ceux qui lui reprochent d'être resté dans des abstractions et des théories éloignées de la réalité des faits économiques et sociaux n'ont pas raison. En effet, en fournissant des méthodes et une optique dérivées de l'économie pure Pareto a proposé une série de solutions logiques à des phénomènes qui constituent des éléments généraux de l'économie appliquée.

Il en est ainsi, pour commencer, de la notion de *valeur*. Les économistes «classiques», comme ceux appartenant à d'autres écoles, libérales ou socialistes-marxistes, ont toujours attribué une importance capitale à déterminer la source de la valeur des choses, qu'il s'agisse du travail, de l'utilité marginale de la production, etc. pour définir ainsi les fondements du «phénomène économique». Pareto, si j'ose le dire, «désacralise» en quelque sorte cette recherche. Ainsi il constate dans son style tranchant : «Plusieurs économistes éprouvent des difficultés insurmontables à concevoir entre les choses d'autres rapports que ceux de cause à effet : ils veulent absolument qu'on leur trouve *la cause de la valeur*, la cause du mouvement de la population, etc.» (Cours II, par. 594). Il a dès lors substitué, en fonction de la théorie de l'équilibre économique, à toutes sortes d'autres déterminations de la valeur d'un bien ou d'un service celle d'un rapport de convenance entre les agents économiques en question, rapport qu'il a appelé «ophélimité». Les prix des marchandises, des services ou de l'argent, exprimés en monnaie sur la base de certains rapports, ne sont donc pas en relations directes avec l'origine de la valeur.

Pareto revoit, sur la base de l'observation de faits, qu'il présente, les théories relatives à la *capitalisation* ; il distingue particulièrement l'épargne simple de l'épargne-capital.

Quant au phénomène de la *rente* que Ricardo limitait au capital foncier, Pareto en fait une théorie générale pour tous les «capitaux», basée sur la considération de la libre concurrence complète et de la libre concurrence imparfaite⁷.

Il est clair qu'en raison de l'étude des conditions dans lesquelles s'établissent l'équilibre général ou des équilibres particuliers, les théories relatives à la *monnaie* devaient subir des révisions. La distinction entre «la bonne ou la mauvaise monnaie» peut éventuellement paraître comme une affreuse simplification, elle décèle cependant une vérité première d'origine mathématique dont on aurait avantage, de nos jours spécialement, de se souvenir. C'est pour éviter d'introduire dans le mécanisme compliqué de l'échange une nouvelle inconnue que la monnaie doit constituer une donnée certaine de référence.

Dans le domaine de la *production*, qui constitue un phénomène central de l'économie, puisqu'il vise à satisfaire les besoins des hommes en biens et en services, on trouve chez Pareto deux approches d'ordre fondamental.

⁷ Cours II, par. 746ss. ; «Résumé», p. 401.

La première consiste à concevoir le rôle de l'entrepreneur (nous dirions aujourd'hui de l'entreprise), comme celui de la combinaison de trois sortes de «capitaux». Le capital foncier, resp. immobilier; le capital mobilier et le capital personnel. A remarquer qu'ici encore Pareto utilise ces appellations comme caractéristiques de certains agents ou catégories économiques sans aucune appréciation d'ordre moral.

Une seconde approche, qui est en étroites relations d'interdépendance avec le fait que nous venons de mentionner, consiste à mettre en valeur les «*coefficients de fabrication*». Il nomme ainsi les quantités constantes ou variables des services producteurs (soit les 3 sortes de «capitaux») qu'il est nécessaire d'employer pour obtenir une unité de produit»⁸.

Toutes ces notions peuvent être difficilement explicitées ici. Nous devons nous contenter d'en mentionner l'existence au travers de toute l'œuvre de Pareto. Il faut inclure ces points particuliers dans les conceptions plus générales, déjà énoncées ou qui le seront encore, pour aboutir à la construction théorique générale de la dynamique économique de notre auteur. Cette construction constitue une des originalités particulières des recherches méthodiques de Pareto, aboutissant apparemment à des conclusions théoriques, mais dont nous tirerons plus loin des conclusions valables pour des phénomènes réels contemporains.

IV. Les agrégats économiques considérés dans leur sensemble

Nous avons déjà relevé le fait que la mérite de Pareto en économie pure, pour laquelle il a recouru largement aux mathématiques, était d'avoir ajouté aux recherches de Walras concernant le régime de libre concurrence, l'étude des régimes à monopoles privés et collectifs. On trouve la quintessence du résultat de ces études dans le «Résumé général» de son Cours. Pour saisir entièrement la signification de cet exposé synthétique, il faudrait au fond le reproduire en entier. C'est ce que nous ne pouvons pourtant pas faire, en nous contentant des commentaires suivants.

Voici d'abord les titres sous lesquels il présente les trois agrégats :

I. Libre concurrence ; II. Monopoles privés et fiscaux ; III. Monopoles collectifs.

Dans le cadre de chacun de ces types d'agrégats, qu'on pourrait aussi appeler des «régimes», il examine trois faits essentiels : les produits, les capitaux, les entreprises. Sur ces trois points peuvent agir entièrement ou partiellement la libre concurrence ou les monopoles. A considérer naturellement que le problème de la propriété, pour les trois catégories mentionnées, constitue un élément important. Ce qui est essentiel, c'est que le raisonnement fourni par Pareto permet d'étudier

⁸ Cours I, par. 104, p. 48.

au départ de l'économie pure, en économie appliquée «les combinaisons des économies». Pareto a porté son attention spécialement sur les combinaisons suivantes : Libre concurrence complète ou incomplète ; Libre concurrence pour les produits et les capitaux (qui sont alors supposés être des propriétés privées) ; Monopoles collectifs d'un nombre plus ou moins grand d'entreprises (ce que nous appellerions maintenant des «Oligopoles») ; Libre concurrence pour les produits, monopoles collectifs d'un nombre plus ou moins grand de capitaux et d'entreprises ; *Monopole collectif*, total ou partiel des produits des capitaux et des entreprises. En somme des instruments de travail pour étudier des «régimes» libéraux, interventionnistes et collectivistes actuels !

Et voici une conclusion capitale de notre auteur que nous citons textuellement : «Nous avons fait voir que, si l'on veut avoir le maximum d'ophélimité pour la société, les combinaisons (en question) conduisent aux mêmes déterminations des coefficients de fabrication, et que ce n'est qu'en apparence que disparaissent les prix des services de certains capitaux. Ce que l'on peut changer, sans cesser de satisfaire à la condition du maximum d'ophélimité pour la société, c'est la répartition des revenus et la répartition des titulaires des revenus, mais, quant à l'organisation de la production, la condition posée oblige de revenir aux mêmes déterminations que donne le régime de la libre concurrence et d'appropriation des capitaux⁹».

Nous en restons pour l'instant à cet exposé succinct des positions capitales de Pareto quant à la forme des agrégats, quitte à y revenir plus tard en rapport avec l'examen de régimes réellement existants. Je voudrais néanmoins, par souci de concrétisation, souligner déjà ici trois points qui, dans leur ensemble, forment une hypothèse parétienne au sujet de ce qui pourrait se passer dans une économie collectiviste, comparativement à la situation dans une économie de libre concurrence plus ou moins complète. Cette hypothèse peut être comparée à la réalité des faits telle que je l'ai étudiée notamment dans le cadre d'un ouvrage consacré à l'économie collectiviste soviétique¹⁰. Voici les observations qu'on peut faire sur cette base par rapport aux trois points tirés des conclusions ci-dessus citées de Pareto :

1. La détermination des coefficients de fabrication change d'organe de direction et passe de l'entreprise au Plan, mais est maintenue dans son essence.
2. La rétribution des «capitaux» change de forme et passe à l'autorité publique, mais ne peut être évitée.
3. La répartition des revenus change de «titulaires» en vertu de l'organisation politico-économique, mais les revenus sont distribués encore d'une façon hiérarchisée (cf. «Loi de Pareto»!).

⁹ Pour tout ce qui précède, v. Pareto, Cours II, p. 400, 401, 402 du «Résumé général».

¹⁰ Cf. *Albert Masnata*, Le système socialiste-soviétique ; Essai d'une étude générale de son économie, Editions de La Baconnière, Boudry-Neuchâtel, Suisse, volume in-8°, 350 pages.

Je souligne le fait qu'il s'agit là d'une analyse purement de science économique exempte de toute appréciation morale, conformément à la méthode de Pareto.

V. Economie et société

Jusqu'ici nous avons surtout rappelé certains aspects essentiels d'économie politique théorique qu'on peut qualifier d'économie pure en ce qui concerne certains principes évoqués. Toutefois, nous n'avons pas suivi cette ligne d'une façon exclusive, car dans l'esprit même de Pareto nous avons rattaché déjà, chemin faisant, ces principes à l'étude de problèmes réels qui constituent l'économie appliquée. En procédant de la sorte, nous avons évité qu'on puisse reprocher à Pareto, ainsi que s'exprime un auteur, «d'avoir fait de la science économique une froide mécanique rationnelle». Il en est de même d'une observation qui pourrait paraître plus justifiée que l'économiste italo-lausannois ne soit pas arrivé, après avoir établi une économie pure rigoureusement construite, de faire de même pour l'économie appliquée. Certes, si l'on ne peut pas parler, à cet égard, d'un «système», il convient cependant de reconnaître que des solutions d'économie pure sont applicables aux phénomènes réels par la méthode «d'approximations successives», préconisée par Pareto. Or, l'observation des faits réels et l'établissement «d'uniformités» sur cette base a amené Pareto, déjà dans son cours, de les rattacher à l'évolution sociale. L'aspect social des phénomènes économiques est pris en considération, un peu partout, à travers le «Cours d'économie politique». Cette préoccupation trouve son expression, même dans le «Manuel», qu'on peut pourtant qualifier de monument de «science économique pure»; elle s'exprime, dans ce volume, expressément dans le chapitre intitulé «Introduction à la science sociale». Certaines idées, dans ce domaine, se précisent dans «les Systèmes socialistes» pour aboutir à l'œuvre fondamentale du «Traité de sociologie générale».

Pareto avait développé dans son Cours les liens entre «l'équilibre économique et l'équilibre social»¹¹. Au sujet de cette interférence entre économie politique et sociologie nous ne saurions mieux faire que de citer la brève constatation suivante de M. G. H. Bousquet: «Le système sociologique de Pareto se fonde sur son système économique. Sur ce point, il s'est toujours montré très explicite. Dans son Cours (v. supra: Alb. M.), il insiste sur la nécessité de tenir compte des facteurs sociaux, lorsqu'on examine synthétiquement le phénomène économique concret, et plus encore sur les relations de mutuelle dépendance qui sont celles du monde social¹².»

¹¹ Pareto, Cours II, par. 585 ss.

¹² V. G. H. Bousquet, Vilfredo Pareto, sa vie et son œuvre. Payot Paris, 1928, p. 127.

Ainsi nous revenons à la notion de la *mutuelle dépendance des facteurs*, base du système d'économie politique créée à la fois par Walras et Pareto. Cependant, cette vision capitale des choses appliquée également à la sociologie, qui dans ce cas englobe l'économique, est le fait de Pareto. Voici ce qu'il affirme péremptoirement: «L'oubli de la mutuelle dépendance des phénomènes sociaux donne lieu à un nombre extrêmement considérable d'erreurs. L'idée que le bien-être économique et moral d'un peuple dépend exclusivement, ou principalement, de la forme de son gouvernement... est encore assez (répandue) aujourd'hui. Quelques économistes, voulant réagir contre cette erreur, sont tombés dans l'erreur éposée... On retrouve les mêmes erreurs au sujet de l'action de la législation. Croire que les lois peuvent tout pour changer l'état social d'un peuple, et croire qu'elles ne peuvent rien, sont deux points, de vue également erronés...» (Cours II, par. 605). On ne saurait dès lors séparer l'économie du contexte général de la société comme l'étude de celle-ci ne saurait se passer de la science économique.

Par conséquent, la connaissance de tous les facteurs régissant la société est de première importance. Ces facteurs sont constitués par des faits ou des enchaînements de faits, soit des phénomènes interdépendants dont on trouve la mention, l'étude et la critique à travers toute la Sociologie de Pareto. Les critiques de cette œuvre n'ont pas entièrement tort lorsqu'ils disent qu'il est quelquefois très difficile de dégager certains éléments essentiels dans ce volumineux texte. Parmi les éléments qui s'imposent, il y a tout ce qui constitue l'entourage d'une société au point de vue géographie physique ou humaine, la formation historique de la société, puis des éléments psychologiques concernant les hommes qui la composent, domaine auquel nous allons revenir.

Au cours de son étude, Pareto procède à une observation des faits matériels et spirituels à travers l'histoire. Nous devons forcément laisser de côté tout ce qui peut intéresser au premier chef les historiens ou les politologues. Pourtant, en vertu même de la notion de la mutuelle dépendance des facteurs, nous pourrions, par exemple, nous intéresser au problème de la nature du pouvoir politique: il semble, en effet, que celui-ci en fait, sous une forme ou une autre, se trouve le plus souvent entre les mains d'une minorité d'un genre ou d'un autre. C'est là un phénomène démontré par Pareto.

Il y a, par contre, pour commencer, une caractéristique primordiale de l'action des hommes qui forme le fond des observations générales de Pareto, c'est la prédominance de mobiles d'ordre psychologique et sentimental. Certes, les intérêts matériels commandent les actions des collectivités comme des individus. Cependant, des idées-force créées par les circonstances caractérisant une société, que Pareto nomme des «résidus» ont une part souvent prépondérante aux décisions. Mais si ces «résidus» conduisent apparemment à des actions logiques, il y a encore des sentiments ou des convictions, justes ou fausses, qualifiés de «dérivations» par Pareto, qui donnent lieu à des actions non logiques qui peuvent

cependant avoir une influence déterminante sur les faits qui se produisent. Donnons à ce sujet la parole à Pareto lui-même (*Sociologie*, par. 1868): «Les sentiments qui s'expriment par des dérivations dépassant l'expérience et la réalité ont une grande efficacité pour pousser les hommes à l'action. Ce fait explique la façon dont se produit un phénomène... C'est que les doctrines sociales agissant avec efficacité (on dirait mieux les sentiments manifestés par ces doctrines) prennent la forme de *mythes*. Répétant en d'autres termes une observation faite tant de fois déjà, nous dirons que la valeur sociale de ces doctrines (ou des sentiments qu'elles expriment) ne doit pas être jugée par leur forme mythique, qui n'est qu'un moyen d'action, mais bien intrinsèquement, par l'effet produit.»

Par le canal des études faites par Pareto, nous touchons à un problème essentiel, spécialement de nos jours concernant les relations entre les idées et les faits sociaux. Ces idées peuvent être des doctrines spirituelles, sociales, politiques et économiques. Formulées par des individus, des maîtres à penser, vulgarisées, interprétées selon des intérêts, etc., ces doctrines deviennent soit des résidus ou des dérivations selon la terminologie parétienne, soit en clair des idées-force ou des mythes poussant plus ou moins fortement à l'action.

Déjà Walras avait touché à ce problème en affirmant ce qui suit¹³: «Dans le progrès des sociétés je distingue deux choses: le progrès des idées sociales et le progrès des faits sociaux. Quant au progrès des idées sociales, je me le représente comme consistant dans la substitution d'un dogme à un autre...»

Cette référence à Walras ne fait que renforcer le point de vue de Pareto que nous avons cité ci-dessus. Quoi qu'il en soit, nous touchons en plein le problème de l'influence respective des idées sur les réalités économiques et sociales. C'est un problème qui est particulièrement important à notre époque. On connaît la position absolue de Karl Marx qualifiée de matérialisme historique. Dans cette conception, l'infrastructure économique commande à toute superstructure idéelle. Contre cette conception Pareto prend position en vertu du fait observé de l'interdépendance des facteurs. Nous aurons encore l'occasion de reprendre ce problème lorsque nous examinerons l'application des méthodes parétiennes à l'analyse des régimes économiques. Pour l'instant, encore une fois, laissons Pareto justifier sa conception de l'interdépendance des facteurs dans ce cas particulier. Refusant de reconnaître la distribution de la richesse comme la «cause» principale des phénomènes sociaux, Pareto affirme «en réalité, on peut tout aussi bien dire que les conditions économiques modifient les qualités morales et intellectuelles des hommes, ou que ces qualités modifient les conditions économiques. Une répartition donnée de la richesse est «l'effet» de certaines conditions sociales, et est, à son tour, la «cause» de ces conditions. La preuve est facile...» (*Cours II*, par. 608).

¹³ Walras, *Economie sociale*, édition 1936, p. 16.

VI. L'évolution des sociétés et les phénomènes économiques

En nous fondant encore essentiellement sur la «Sociologie» de Pareto, passons en revue quelques phénomènes qui concernent tant la société en général que le mouvement économique en particulier. Pareto posait déjà, en principe, dans son Cours (II, par. 586) que la société humaine toute entière est entraînée par un mouvement général qui la modifie lentement. Elle est en évolution. Au cours de ses longues études en matière sociologique, notre auteur est arrivé toujours à la même conclusion, c'est que les divers facteurs de la vie sociale présentent une série constante d'oscillations, d'ondulations; les périodes en sont très variables, petites, moyennes ou grandes. Dans le cadre de ce mouvement, tous ces faits sont en rapport de mutuelle dépendance des uns avec les autres. Parmi ces facteurs, on relève les éléments institutionnels, économiques, psychologiques («Résidus») et idéologiques («Dérivations»).

Il me semble que pour la connaissance et l'analyse de phénomènes économiques concrets qui se produisent à certaines époques l'influence de ces forces d'évolution combinée est particulièrement marquée. Il vaut donc la peine que nous nous arrêtions un instant à l'observation de ce fait en explicitant en quelque sorte la position scientifique prise par Pareto, lorsqu'il conclut à l'existence dans la société humaine (peut-être par analogie avec la biologie) d'un mouvement d'évolution constant. C'est une occasion de démontrer de quelle manière on peut valablement et scientifiquement reporter sur l'économie appliquée des observations issues de la science sociale, qu'il s'agisse d'économie ou de sociologie pures.

On ne m'en voudra pas de faire usage, à cet effet, de la présentation du cadre historique dans lequel se meut l'économie contemporaine dans un de nos ouvrages¹⁴. Je voudrais, du reste, ne borner à dégager, pour les besoins de ma démonstration, trois observations générales relatives à des faits qui s'imposent à l'action des hommes, souvent d'une façon déterminante.

L'étude de l'histoire des prix dans différents pays européens depuis le XV^e siècle a révélé l'existence d'une courbe générale du mouvement économique qui donne matière à bien des réflexions. Indépendamment de variations des prix souvent très brusques et à courte échéance, qui sont surtout visibles au commun des mortels, se développement est à la fois la cause et l'effet de changements de structure exerçant une influence profonde sur l'ensemble de la vie économique. L'observation des faits a clairement démontré que ces courbes de prix sont l'expression de transformations de structure, d'origine économique ou extra-économique, politique ou sociale, parfois même monétaire. Elles ont une tendance à s'accélérer lorsque le progrès économique est rapide.

¹⁴ Cf. *Albert Masnata*, Les échanges internationaux au XX^e siècle. Edition complétée 1973. Editions Marguerat SA, Lausanne, vol. in-8°, relié, 250 pages. V. p. 37-38.

L'histoire nous montre également, en remontant même très haut vers l'antiquité, l'existence de périodes plus ou moins longues d'étatisme et de liberté, souvent indépendantes d'un régime politique, mais, sans doute, apparentées en quelque sorte au cycle de développement économique, descendant ou ascendant.

Et voici une troisième remarque historique. Les idées économiques dirigeantes semblent avoir toujours eu partie liée avec le développement économique et l'atmosphère générale dans laquelle se mouvait une société. On peut aussi observer que les idées ont une puissance plus forte à certaines périodes de l'histoire qu'à d'autres. Nous sommes semble-t-il à une époque où les idées et les conceptions théoriques, tendant à réaliser des postulats politico-sociaux, s'imposent à l'organisation économique.

Si Pareto nous a ainsi conduits à reconnaître toute l'importance des oscillations historiques pour le comportement des agrégats socio-économiques il nous livre d'autres observations capitales pour connaître des phénomènes sociaux étroitement liés à l'économie, dont nous n'allons présenter que trois essentiels.

Le premier est celui de la distribution de la richesse sociale et de la répartition des revenus. Dans ce domaine Pareto est intervenu en établissant une célèbre courbe de la distribution de la richesse sociale qu'on a même appelé «loi de Pareto». Il a d'abord cherché à montrer par des études faites dans plusieurs pays que ce qu'on appelle couramment la «pyramide sociale» représente en réalité une sorte de toupie. Il démontre déjà dans son Cours (II, par. 962) que la répartition des revenus n'est pas l'effet du hasard et émet l'hypothèse qu'elle dépend probablement de la distribution des caractères physiologiques et psychologiques des hommes. L'agrégat social ne demeurant jamais au repos, des individus s'enrichissent, d'autres s'appauvrissent pour des raisons qui ne résultent pas d'une cause unique.

Les thèses de Pareto ont été acceptées par les uns et contestées par d'autres. Leur importance pour la science économique est pourtant telle qu'il faut se réjouir qu'un volume ait été consacré à ce problème dans le cadre de la collection des œuvres complètes de Pareto éditées à Genève par le professeur Busino. Nous ne saurions que souscrire aux vœux exprimés par ce dernier dans son «Introduction» que cette publication encourage les économistes à tenir compte des essais de Pareto dans leurs recherches sur la répartition des revenus¹⁵. D'autant plus, comme dit un économiste, qui a suivi cette suggestion, «le dernier mot à propos de la loi de Pareto n'a pas été dit»¹⁶ nous en sommes persuadés.

Centré sur le phénomène de la répartition sociale se place le célèbre problème de «la lutte des classes», mise en valeur par Marx par sa théorie de l'appropriation par les uns de la plus-value créée par les autres. Marx a aussi prédit une paupérisation croissante de la classe «prolétarienne». Ce n'est pas le lieu de prendre position à

¹⁵ Cf. V. Pareto, *Ecrits sur la courbe de la répartition de la richesse*. Librairie Droz, Genève 1965.

¹⁶ Cf. Piet Tommissen, *Elements pour une étude de la loi de Pareto*, article suivi d'une bibliographie sur ce sujet, dans *Cahiers Vilfredo Pareto*, N° 18, Genève 1969, p. 85ss.

l'égard de ces théories. Ce que nous avons toutefois à relever c'est que Pareto, tout en admettant la lutte des classes socialement plus défavorisées pour l'amélioration de leur sort comme un phénomène normal, écarte la conception de l'existence de deux seules classes opposées et figées dans leur opposition. Il rappelle qu'il n'y a pas seulement deux, mais *un grand nombre de classes*¹⁷. En effet, si l'on change de termes nous trouvons chez Pareto la démonstration d'oppositions et d'affrontements existants non seulement entre des classes ou groupes sociaux constitués selon leurs revenus, mais également selon leur appartenance à des groupes ethniques ou religieux différents, etc. Dès lors, les formes et les caractères des luttes à l'intérieur d'un Etat ne se réduisent pas à une seule espèce. Ainsi cet enseignement de Pareto nous a été en son temps fort utile pour l'étude de la lutte et de la cohabitation de diverses nationalités au sein d'un même agrégat politique¹⁸.

Pour en rester au problème des groupes sociaux, domaine dans lequel le lien entre le social et l'économique est patent, il convient de soulever particulièrement le phénomène de la *circulation des élites*, décrit fondamentalement par Pareto dans sa «Sociologie»¹⁹, mais dont nous trouvons déjà l'expression dans le «Cours» et dans les «Systèmes». Ce phénomène peut être lent et constant, comme il peut s'accélérer ou encore donner lieu à des renversements. Parmi les constatations intéressantes de Pareto pour aujourd'hui, basées comme toujours sur l'observation des faits, on note celles qui établissent la «montée» de bas en haut aux périodes de prospérité économique. L'action en vue de l'accélération de cette montée est en même temps facilitée. Pareto reprend à cet égard l'affirmation de l'économiste du XIX^e siècle G. de Molinari qu'avec la diffusion du bien-être matériel s'accomplit «la révolution silencieuse». Il est tout naturel, par ailleurs, que Pareto après avoir noté «l'importance qu'a dans l'histoire le fait de la succession des élites, il ne faut pas tomber en une erreur qui n'est que trop fréquente et prétendre tout expliquer par cette seule cause»²⁰.

VII. Etude des régimes économiques concrets

1. Pareto et nos préoccupations actuelles d'économistes

Dans le présent exposé nous nous occupons de Pareto exclusivement au point de vue de son apport à la science économique et sociale. Ses convictions et sa conduite personnelles en matière politico-sociale surtout concernant son pays, l'Italie, sont totalement hors de cause; elles sont, du reste, comme pour beaucoup de grands

¹⁷ Cf. Pareto, Systèmes II, p. 416, 417; Cours II, par. 1051.

¹⁸ Cf. Albert Masnata, Nationalités et Fédéralisme, étude de sociologie et de droit public, Librairie Payot, Lausanne.

¹⁹ Dans la «Sociologie» II ce phénomène est évoqué à des endroits innombrables. Cependant il apparaît expressément sous ce titre aux par. 2026ss.

²⁰ «Systèmes» I, Introduction, p. 34/35, p. 41.

penseurs contradictoires ou divergentes selon les événements ou les époques de leur vie. Il faut recourir à ce sujet à d'autres sources! Cependant à titre exceptionnel, resp. anecdotique, et pour marquer les jugements paradoxaux qu'on peut porter sur la personne de Pareto, je cite les deux passages suivants tirés d'écrits de deux spécialistes. «Le mort de Pareto fut commentée dans tous les journaux de sa patrie...» «L'Avanti» rendait hommage au «Karl Marx» *bourgeois*²¹. Après les troubles en Italie en 1898 le «bourgeois Pareto accueille en Suisse des réfugiés politiques «de gauche» et «pour marquer sa solidarité avec les socialistes persécutés... souscrit un abonnement au journal du Parti «L'Avanti»²². Cette anecdote illustre le fait de la relativité des jugements portés sur d'illustres personnes. Dès lors, qu'il s'agisse d'un régime concret actuel de type libéral ou collectiviste il serait vain de vouloir établir quel serait problématiquement l'attitude de l'homme Pareto aujourd'hui, mais d'essayer simplement de se demander pour notre édification quelle méthode d'analyse nous pouvons tirer valablement et scientifiquement des approches parétiennes aux problèmes sociaux et économiques qui se posent.

2. Economie du marché ou du type libéral-«capitaliste»

A titre introductif je rappelle que dans une première approximation en économie pure Pareto, suivant en cela Walras, voit dans l'hypothèse de la libre concurrence parfaite l'état de choses qui peut assurer la maximum d'ophélimité à l'agrégat social. En étudiant Pareto, on serait tenté de dire que comme économiste il est poursuivi par la nostalgie du régime de libre concurrence. «Hélas, s'écrie-t-il, aucun pays jusqu'à présent n'a été gouverné suivant un système de complète liberté économique. La cause principale de ce fait est que la liberté économique ne peut permettre aucun privilège à ses partisans, ni les attirer par l'appât de gains illicites...²³». Souvenons nous ici, en passant, de la théorie de la «rente» de Pareto qui peut être interprétée comme «un trop perçu illicite» dû à des pressions d'où qu'elles viennent. Comme économiste et sociologue il relève à tout propos les facteurs qui troublent la libre concurrence et qui empêchent «l'équilibre de s'établir». «La ploutocratie démagogique», terme qui pourrait être très proche de celui d'un «capitalisme pseudo-populaire», en prend pour son rhume, comme les interventions gouvernementales, spécialement le protectionnisme, favorisant certains, surtout des monopoles au détriment des consommateurs. Cette inimité à l'égard de l'étatisme et la théorie des trois capitaux (immobilier, mobilier et personnel), tendancieusement interprétée ont pu présenter Pareto comme étant un

²¹ V. G. H. Bousquet, *op. cit.*, 1928, p. 23/24.

²² Cf. V. Pareto, *La liberté économique et les événements d'Italie*, pref. G. Busino, Libr. Droz, Genève, p. XIV.

²³ Cf. Pareto, «Système» I, p. 94.

économiste adversaire de la «classe ouvrière», ce qu'il n'était pas. Comme nous l'avons déjà dit, en maints endroits de son œuvre il dit qu'elle fait bien de se défendre.

En fin de compte on pourrait se risquer à dire, à mon avis, que Pareto de nos jours en se basant sur ses idées fondamentales, pourrait bien nous conduire à considérer «l'économie du marché» comme constituant le meilleur reflet, dans la réalité, de la «libre concurrence». Toutefois à des fins d'équilibre elle devrait, soit absorber, soit être débarrassée de tous les éléments qui faussent cet équilibre. Cela doit être le cas en particulier pour les monopoles ou oligopoles, tant publics que privés. Les rapports de force entre production et consommation, comme aussi la rétribution des diverses formes d'épargne respectivement des capitaux-épargne devraient être soumis à une analyse implacable dans l'optique paretienne en vue de la suppression de «rentes».

Cependant la question se pose si, à l'intérieur d'un pays et encore plus sur le plan international des espaces économiques peuvent s'établir soumis entièrement aux règles de l'économie du marché, les éléments qui les composent étant à tel point disparates que «l'équilibre», notion paretienne, puisse vraiment s'établir. L'exemple le plus frappant de nos jours est celui des relations d'échanges entre le secteur industriel et le secteur agricole, d'abord à l'intérieur des pays, puis sur le terrain des échanges internationaux où il prend l'aspect de l'affrontement d'intérêts entre pays dits en développement, producteurs de matières agricoles, et de pays industrialisés, consommateurs de ceux-ci. Dans les deux espaces les problèmes ne peuvent être réglés que par des interventions étatiques et des réglementations de toutes sortes, qui sont nécessairement contraires à une économie de marché, dite libérale.

Un autre aspect de structures divergentes qu'elle soient d'origine économique ou institutionnelle et représenté d'une façon générale par des pays dits du tiers monde recourant forcément à l'étatisme et les pays collectivistes d'une part et les pays développés, à l'économie du marché d'autre part. Il ne s'agit pas de blâmer les uns et approuver les autres. Nous sommes toutefois en présence de «modèles» différents au sein desquels les «mécanismes économiques de fonctionnement» sont différents. Ceci pose naturellement la question de savoir quels «mécanismes» doivent régir les relations entre ces modèles. C'est ici que les méthodes de l'Ecole de Lausanne, basées sur une notion de l'équilibre, pronée par Walras, à laquelle Pareto a fourni des instruments de travail plus précis peuvent apporter leur secours. Rappelons qu'il s'agit d'être réaliste par une stricte observation des faits en écartant les mythes, du recours à la notion de l'interdépendance des facteurs, etc. C'est dans cet optique que nous avons récemment cherché à éclairer les rapports entre pays à régimes socio-économiques différents²⁴.

²⁴ Cf. *Albert Masnata*, Le destin des échanges Ouest-Est: problèmes et solutions. Editions de la Baconnière, Boudry-Neuchâtel, Suisse, vol. in-8°, 174 pages.

3. Socialisme-collectivisme

Il y a lieu de constater d'emblée que pour toutes les données économiques de base comme pour l'ensemble des agrégats Pareto examinait hypothétiquement parallèlement leur comportement sous des régimes tant libéraux que socialistes²⁵. A noter aussi que déjà dans son Cours Pareto avait fait la remarque suivante qui démontre sa loyauté scientifique: «Il faut noter, en effet qu'aucune science ne possède de vérités absolues. L'adversaire le plus convaincu des socialistes doit donc admettre que ceux-ci ont pourtant quelques chances en faveur de la vérité de leur doctrine si ce n'est sous une forme actuelle, du moins sous celle qu'elle pourrait prendre dans la pratique²⁶.» Or, c'est ce genre d'étude que nous pouvons faire de nos jours.

Dans ses «Systèmes», Pareto s'en prenait en somme à des théories, comme il l'a fait ensuite spécialement dans son écrit sur Marx²⁷. Ce qui me paraît toujours valable dans ses critiques c'est au fond le même genre de reproche qu'il adresse aux conceptions de toutes tendances de confondre la réalité des faits avec des idées préconçues ou des mythes. C'est dans cet ordre de pensées que de nos jours la doctrine marxiste-léniniste admet que l'introduction du système collectiviste à la place du capitaliste provoque une espèce de mutation générale des relations sociales et des rapports de production. A cet égard la discussion scientifique est difficile.

Par contre si nous recourons à la stricte étude des faits réellement observés, l'emploi des méthodes parétiennes conduit à des résultats, qu'on peut doctrinairement interpréter diversement mais difficilement tout simplement nier. Il en est ainsi lorsqu'on examine l'organisation de la production, resp. de la planification en général, d'abord en URSS puis dans d'autres pays de l'Est européen. C'est ici qu'apparaît au point de vue scientifique l'avantage de la position quelquefois reprochée à Pareto d'identifier le processus économique à la mécanique en faisant fi d'éléments qu'il taxait de «résidus» ou de «dérivations». Nous avons présenté plus haut les résultats de ses recherches concernant des convergences qui se produisent dans le fonctionnement d'agrégats économiques de divers types. L'évolution qui se manifeste au sein des économies dites socialistes en Europe semble confirmer l'existence de mécanismes et de phénomènes fondamentaux à tout organisme socio-économique. Pareto comme Walras nous conduit à appliquer leurs méthodes dans la réalité actuelle des sociétés socialistes-collectivistes²⁸.

²⁵ V. supra: chap. IV, Les agrégats économiques considérés dans leur ensemble. Cf. *V. Pareto*, *L'Economie pure*, p. 124ss., dans le Recueil «Marxisme et Economie pure», Libr. Droz, Genève 1966.

²⁶ Cours I, par. 220.

²⁷ Cf. *V. Pareto*, Introduction à Marx, dans le recueil «Marxisme et Economie pure», p. 33ss., Libr. Droz, Genève 1966.

²⁸ Cf. *Albert Masnata*, *Le Système socialiste soviétique*, *op. cit.*

Qu'il me soit permis de commenter le résultat d'un tel procédé par une anecdote.

Lors de mon dernier séjour à Moscou je fus présenté par un personnage officiel à un dirigeant de l'économie comme l'auteur d'un ouvrage «objectif» sur l'Union soviétique. A ma question de savoir comment interpréter ce qualificatif il me fut répondu que cela voulait dire que j'ai fait mes recherches sur «*la base de l'observation des faits*» et non de considérations personnelles.

On ne saurait mieux apprécier *la* méthode Pareto.

VIII. En guise de conclusion : considérations finales

La réelle importance de l'œuvre de Pareto dans son ensemble ne résulte que bien imparfaitement de tout ce qui précède. Cependant ce que nous avons pu présenter ici suffit pour en rappeler la valeur durable pour la science sociale en général et l'économie en particulier. Surtout avons-nous cherché à souligner les rapports entre les idées parétiennes et les réalités économiques et sociales de cette seconde moitié du XX^e siècle.

Comme il ne s'agissait pas pour nous de prononcer un panégyrique de l'homme et de l'œuvre, nous n'avons pas caché les imperfections surtout formelles de celle-ci comme nous avons cru justifié d'omettre certaines prises de position de Pareto, non seulement parce qu'elles sont dépassées par les faits, mais aussi parce qu'elles sont à nos yeux moins valables à la lumière d'une critique contemporaine.

Du reste, si nous voulons rester sur un terrain scientifique, dans l'intérêt même de l'œuvre accomplie par Pareto, devons nous nous garder de le considérer comme un prophète infaillible. Il faut plutôt reconnaître les immenses mérites de Pareto, en appliquant ses méthodes, devenues du moins en partie, communes à un bon nombre d'économistes et de sociologues, sans être soumis aux règles d'une «école» dogmatique.

Nous rendons le meilleur hommage à Pareto, représentant éminent de la philosophie et de la science sociales européenne d'expression latine, italienne et française, en continuant à utiliser les fruits de ses recherches et de sa pensée plutôt que de le placer sur un piedestal du haut duquel il commanderait à ses fidèles.

Ces prises de position ne nous empêchent pas d'évoquer pour finir, à propos de Pareto, le vers célèbre d'Horace «*exegi monumentum aere perennius*».

Résumé

Que représente pour nous aujourd'hui l'œuvre de Pareto?

Ce serait une erreur de présenter Pareto simplement comme un théoricien de l'économie politique mathématique. Certes, il a établi, par des méthodes mathématiques, les conditions de «l'équilibre», non seulement sous le régime de la concurrence parfaite (Walras), mais aussi sous ceux de «monopoles» et du «collectivisme». Cependant en partant des études «d'économie pure» a-t-il, par la méthode des «approximations successives» contribué d'une façon fondamentale, par l'étude des faits, à la connaissance, en économie appliquée de phénomènes tels que la valeur, la rente, la monnaie, la répartition des revenus, etc. Pareto a accompli une œuvre de valeur durable dans le domaine de la sociologie et a établi des liens scientifiques entre cette discipline et l'économie politique. Parmi ses apports généraux à la science sociale dans son ensemble on doit mentionner spécialement les phénomènes suivants: «l'interdépendance» de tous les facteurs, l'évolution ondulatoire de la société, le caractère multiple des antagonismes sociaux, etc. Après une analyse synthétique de l'œuvre scientifique de Pareto dans son ensemble, l'auteur démontre par la présentation de faits, qu'il tire partiellement de ses propres ouvrages, de quelle manière les méthodes scientifiques du maître italo-suisse doivent être appliquées encore aujourd'hui.

Zusammenfassung

Was bedeutet Paretos Werk für uns heute?

Es wäre verfehlt, Pareto nur als einen Theoretiker der mathematischen Nationalökonomie hinzustellen. Gewiss hat er, durch mathematische Methoden, die Bedingungen des «Gleichgewichts» nicht nur unter dem Regime der «vollkommenen» Konkurrenz (Walras), sondern auch bei Monopolen und unter dem Kollektivismus festgestellt. Jedoch von der «reinen Ökonomie» ausgehend, durch die Methode der «sukzessiven Annäherung», dank dem wissenschaftlichen Studium der Tatsachen, hat er auf dem Gebiete der «angewandten Volkswirtschaftslehre» einen nennenswerten Beitrag an die Kenntnis von Phänomenen, wie den Wert, die Rente, das Geld, die Einkommensverteilung usw., geleistet. Auf dem Gebiete der Soziologie hat Pareto ein bleibendes Werk hinterlassen und ein wissenschaftliches Band zwischen dieser Disziplin und der Ökonomie geschaffen. Im Rahmen seines Beitrags an die gesamte Sozialwissenschaft müssen u. a. solche grundsätzliche Erscheinungen wie die folgenden hervorgehoben werden: die «Interdependenz» aller Faktoren, die wellenartige Entwicklung der Gesellschaft, die Vielgestaltigkeit der sozialen Antagonismen usw. Nach einer synthetischen Analyse der wissenschaftlichen Errungenschaften Paretos demonstriert der Verfasser des Artikels durch die Vorführung von Tatsachen, die er teilweise aus seinen eigenen Werken entnimmt, wie noch heute die wissenschaftlichen Methoden des italo-schweizerischen Meisters zur Anwendung gelangen müssen.

Summary

What Means Pareto's Work for Us To-day?

It would be a wrong position to consider Pareto exclusively as a mathematical economist. Certainly he has completed through mathematical methods, the knowledge of the conditions necessary to an

equilibrium, not only under the rule of a competitive system (Walras) by the study of the same problem under monopolistic and collectivist economies but using the method of "successive approximations", taking the "pure economy" as point of departure, he has studied through the scientific observation of facts phenomena in the field of "applied economics", formulating conclusions which are of great importance, concerning: value, rent, money, revenue distribution, etc. He has fulfilled a fundamental work in sociology, linking scientifically political economy with this field of research. In this respect we must remember such fundamental questions like the mutual interdependence of all factors, the fluctuant development of human society, the great variety of facts characterising social antagonisms, etc. Presenting synthetically the ideas and conclusions of Pareto, the author of the present article shows by the mention of facts, partly demonstrated in his own books, the present-day value of Pareto's methods and how they should be practically applied.

Riassunto

Che rappresenta per noi oggi l'opera di Pareto?

Una versione italiana completa di questo articolo, in una traduzione del Professore Sergio Ricossa, è stata pubblicata nelle «Note econometriche», luglio-settembre 1973 della Facoltà d'Economia e Commercio, Università di Torino, dove il Professore A. Masnata ha fatto una conferenza su Vilfredo Pareto in maggio 1973.